



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

141 | 2011  
2008-2009

---

### Langue et littérature latines du Moyen Âge

Anne-Marie Turcan-Verkerk

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/995>

ISSN : 1969-6310

#### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 2 février 2011

Pagination : 128-147

ISSN : 0766-0677

#### Référence électronique

Anne-Marie Turcan-Verkerk, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 141 | 2011, mis en ligne le 24 février 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/995>

---

Tous droits réservés : EPHE

## LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M<sup>me</sup> Anne-Marie TURCAN-VERKERK

Programme de l'année 2008-2009 : I. *Apprendre à rédiger en latin au XII<sup>e</sup> siècle (vers et prose)*.  
— II. *Vers un corpus des inventaires de bibliothèques médiévales de France : les femmes et l'écrit au haut Moyen Âge*.

Les sujets abordés cette année n'ayant pas donné lieu par ailleurs à des publications, ce rapport sera exceptionnellement long. Le lecteur voudra bien nous en excuser.

Il a paru utile d'ouvrir ce nouveau cycle d'enseignement sur la littérature latine du Moyen Âge par l'exploration attentive d'un dossier brûlant qui a tout d'un cas d'école, en ce qu'il démontre la nécessité de s'interroger sur les méthodes de rédaction médiévales en même temps que sur l'histoire des bibliothèques et plus généralement sur l'histoire de la transmission des textes, mais fait aussi cruellement apparaître les limites de certaines démarches heuristiques : la question de l'attribution des *Epistolae duorum amantium* (désormais *EDA*). Il s'agit de 116 lettres publiées en 1974 par Ewald Könsgen d'après un manuscrit unique de la fin du xv<sup>e</sup> siècle copié par un moine de Clairvaux, qui, jeune humaniste, avait catalogué la bibliothèque de l'abbaye sous l'abbé Pierre de Virey, en 1472 : Iohannes de Vepria, Jean de Voivre. Parmi les centres d'intérêt très larges de Jean de Voivre, figuraient les recueils de lettres, antiques, patristiques et médiévaux, réels, ou fictifs comme ceux qu'avaient produits, depuis la première moitié du xii<sup>e</sup> siècle, les professeurs d'*ars dictaminis*. Or Jean avait découvert dans un manuscrit un échange de lettres d'amour entre un homme et une femme inconnus, qui avait suscité son intérêt, et dont il avait copié des extraits plus ou moins généreusement, jusqu'à parfois relever l'intégralité des missives. Tant bien que mal, Ewald Könsgen, premier éditeur des extraits<sup>1</sup>, avait daté l'échange de la première moitié du xii<sup>e</sup> siècle. Avec une grande prudence, et beaucoup de doutes, il avait également relevé des parentés entre l'histoire que l'on pouvait reconstituer à partir de cet échange, et celle de deux amants célèbres, Héloïse et Abélard. Ces doutes, communicatifs, ont été partagés par la communauté scientifique, quand la publication n'est pas passée tout simplement inaperçue, jusqu'à ce qu'en 1999 paraisse un ouvrage de Constant Mews, aujourd'hui traduit en français, cherchant à prouver que l'attribution à Héloïse et Abélard était de loin la solution la plus élégante au problème de l'attribution, et, de son point de vue, la seule : ces lettres seraient les lettres perdues

1. E. Könsgen, *Epistolae duorum amantium. Briefe Abaelards und Heloises?*, Leyde - Cologne, 1974 (Mittelaltische Studien und Texte, 8); circonstances de la découverte et de l'édition du texte : Id., « 'Der Nordstern scheint auf den Pol'. Baudolinos Liebesbriefe an Beatrix, die Kaiserin — oder, 'Ex Epistolis duorum amantium' », dans A. Bihrer et E. Stein (éd.), *Nova de veteribus. Mittel- und neulateinische Studien für Paul Gerhard Schmidt*, Leipzig, 2004, p. 1113-1121.

qu'Héloïse et Abélard avaient échangées au temps de leurs amours, en 1116-1117<sup>1</sup>. Cette affirmation a reçu un accueil inégal<sup>2</sup>, et a été vivement critiquée par Peter von Moos, pour qui l'attribution avait la solidité d'« une bulle de savon »<sup>3</sup>. C'est ainsi que s'est engagée une polémique d'une extrême fécondité pour notre discipline, dont on peut faire le point de départ de quelques réflexions méthodologiques. Car, depuis dix ans, s'est déployé un luxe d'études historiques, philologiques, philosophiques, littéraires, dont finalement ne ressort aucune certitude. Pourquoi une telle aporie, et comment pourrait-on en sortir ? Laissant, autant que faire se peut, la part de la subjectivité et des fantasmes, nous avons examiné une série de points sensibles des démonstrations *pro* et *contra*, pour essayer de mettre en évidence des pistes susceptibles d'apporter au débat des éléments nouveaux. La forme résumée de ce rapport ne permet pas d'entrer ici dans l'ensemble des points abordés, ni dans tout leur détail, et encore moins de fournir la bibliographie complète du débat.

Nous avons d'abord examiné les tentatives de localisation à partir d'une analyse du manuscrit, qui nous semblent toutes inexactes : on peut seulement dire que le texte a été copié sur du papier produit à partir de 1459, et qu'il n'a pas toujours été relié avec le reste de Troyes BM 1452, dont la reliure actuelle est probablement postérieure au catalogage de Mathurin de Cangey vers 1521 : la datation de 1471-1472, liée à la datation des extraits précédents au sein du même volume, n'a donc pas lieu d'être retenue, non plus que le lieu de copie, ce qui évacue les raisonnements fondés sur le lien entre Clairvaux et le Paraclet. Si l'on veut avoir des chances de retrouver un texte complet des *EDA*, seule possibilité d'atteindre une espèce de certitude<sup>4</sup>, il ne faut peut-être pas se focaliser sur Clairvaux et la Champagne.

L'examen des aspects stylistiques et lexicaux dans la critique d'attribution ou la critique d'authenticité, vers laquelle le débat a souvent glissé, oblige à constater un certain échec des méthodes déployées, souvent par excès d'interprétation. Des techniques de versification aux statistiques en passant par le cursus, tous les arguments peuvent être ou ont été retournés. L'argument le plus propre à convaincre de l'existence de deux protagonistes, et de deux protagonistes ayant réellement existé, s'appuierait en définitive

1. C. J. Mews, *The Lost Love Letters of Heloise and Abelard. Perceptions of Dialogue in Twelfth-Century France*, with translations by N. Chiavaroli and C. J. Mews, New York, 1999 et 2001 ; traduction française : *La voix d'Héloïse. Un dialogue de deux amants*, Fribourg (Suisse) – Paris, 2005 (Vestigia, 31), postface p. 287-321 : « Les *Epistolae duorum amantium* et les débats sur l'amour au XII<sup>e</sup> s. Sur quelques aperçus récents » ; nouvelle éd. en nov. 2008, avec un nouveau chapitre : « New Discoveries and Insights (1999-2007) », p. 179-202 et notes p. 385-399.
2. Voir par exemple W. Robl, « *Epistolae Duorum Amantium* — authentische Liebesbriefe Heloisas und Abaelards? », avril 2000 (avec add. en 2003 et 2005) (en ligne : <http://www.abaelard.de/abaelard/070206epist.htm>), et G. Constable, « Sur l'attribution des *Epistolae duorum amantium* », *CRAI*, 2001/4, p. 1679-1693.
3. P. von Moos, « Abaelard, Heloise und ihr Paraklet : ein Kloster nach Mass. Zugleich eine Streitschrift gegen die ewige Wiederkehr hermeneutischer Naivität », dans G. Melville et M. Schürer (éd.), *Das Eigene und das Ganze. Zum individuellen im mittelalterlichen Religiosentum*, Münster, etc., 2002 (*Vita regularis*, 16), p. 563-620, puis Id., « Die *Epistolae duorum amantium* und die säkulare Religion der Liebe. Methodenkritische Vorüberlegungen zu einem einmaligen Werk mittellateinischer Briefliteratur », *Studi Medievali*, 3<sup>e</sup> série, 44/1 (2003), p. 1-115.
4. Comme l'a dit J. Ziolkowski, « Lost and Not Yet Found: Heloise, Abelard, and the *Epistolae duorum amantium* », *Journal of Medieval Latin*, 14 (2004), p. 171-202 (p. 188).

moins sur les méthodes de rédaction que sur les trous de cet échange épistolaire ; il serait facile de soutenir qu’une parfaite logique, loin d’être la preuve du vrai, pourrait être au contraire le signe de la fiction, et d’en déduire que les *EDA* sont le vestige d’une relation épistolaire réelle. Cette observation permet d’accorder toute leur valeur, par exemple, aux allusions des protagonistes à leurs échanges de billets sur des tablettes de cire, et d’en déduire les modalités de la mise en recueil de la correspondance. L’adéquation des *realia* relevés dans les *EDA* avec ce que nous savons d’Héloïse et d’Abélard n’est pas, pour autant, totale. Il est facile par exemple de montrer qu’au XII<sup>e</sup> siècle *francigena* ne désigne pas nécessairement un natif d’Île-de-France. Abélard pouvait-il dire à une jeune fille, même si elle avait plutôt vingt ans que dix-sept :

*Non michi vetus es ; quotidie cordi meo innovaris, sicut anni iocunda temperies, equaliter semper ingruente vere, nova est. Tempus ipsum nobis sua commoditate blanditur, temporis opportunitate fruamur* (V75) ?

Même en torturant la traduction (« Tu ne vieillis pas en moi »<sup>1</sup>), la chose est difficile à admettre. Même problème d’interprétation et de traduction pour une allusion de *Mulier* à un exil de son amant, dont nous n’avons pas connaissance dans le cas d’Abélard. Certaines expressions appartiennent à la codification de l’*ars dictaminis*. Outre l’adjectif *praecordialis* et le *cordis* ou *anime dimidium*, que l’*ars dictaminis* réserve aux lettres *post factum*, plusieurs expressions de M et V sont très courantes dans l’*ars dictaminis*, comme *intime fidelitatis*, *vere dilectionis*, *gratum et acceptum*. Une lettre au moins de *Vir* ne peut se comprendre en-dehors des codifications de l’*ars dictaminis*, V36 :

*Reverende domine sue, humilis servus eius : devotum servitium. Sic enim vos appellare iam michi opus est, ut non dicam tu, sed vos, non dulcis, non cara, sed domina, quia non sum familiaris ut antea, et vos michi nimis estis extranea.*

Peter von Moos a vu là les traces d’une théorisation de l’amour courtois qui ne peut être antérieure à 1260, mais *Vir*, en écrivant à *Mulier*, utilise dans la *salutatio* des codes propres aux lettres d’un subordonné à un prélat, ici sa *domina* : tout l’esprit de la lettre ne vient-il pas de cette codification, dont sont rassemblés en peu de mots tous les ingrédients ? L’*ars dictaminis* a-t-elle seulement recueilli et rigidifié des pratiques antérieures auxquelles l’auteur de la lettre pourrait faire allusion sans connaître certains manuels, qui seraient alors plus tardifs ? On obtiendrait quelques éléments de réponse à ces questions en comparant plus précisément les *EDA* avec les *artes dictaminis*, et en vérifiant à quel moment les codifications de l’*ars dictaminis* ont pénétré en France : cela ne nous dira pas nécessairement si les *EDA* sont dépendantes ou non de ces codes, mais nous permettra de mieux connaître au moins les conditions d’apprentissage de l’écriture épistolaire en France au XII<sup>e</sup> siècle.

L’un des arguments en faveur de l’attribution à Héloïse et Abélard repose plus ou moins ouvertement sur le caractère exceptionnel de la correspondance anonyme, qui ne pourrait être attribuée qu’à un couple exceptionnel sur lequel on aimerait en savoir davantage. Mais cet échange, s’il est le plus long que nous possédions, n’est pas unique. Avant même que les *artes dictandi* ne proposent des modèles de lettres d’amour, nous avons plusieurs témoignages du même ordre, entre maître et élèves,

1. Trad. S. Piron, *Lettres des deux amants, attribuées à Héloïse et Abélard*, Paris, 2005.

entre moines et moniales (relations hétéro- et homosexuelles), et ce dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle ; parmi ces lettres fictives ou réelles, que nous avons passées en revue, les plus proches des *EDA* sont celles de Tegernsee (entre 1179 et 1186)<sup>1</sup>. Les liens entre les lettres de deux amants et les lettres de Tegernsee sont trop nombreux pour que l'on puisse les évacuer comme cela a été le cas ces dernières années. Il y a par exemple dans les lettres de Tegernsee une variation sur l'une des *salutationes* les plus originales et les moins comprises des *EDA*, qui apparaît sous la plume de *Mulier* (M21) : *Dilecto suo speciali / et ex ipsius experimento rei / esse, quod est*. Könsgen ponctue par une virgule entre *esse* et *quod est*, alors que la prose rimée invite à placer une césure après *rei*, et à faire de « *esse quod est* » un groupe soudé, comme l'a fait judicieusement S. Piron. Selon C. Mews, la femme s'offre comme « l'être qu'elle est ». Sylvain Piron traduit : « À son aimé particulier, et qui l'est par l'expérience de la chose elle-même : l'être qui est ». Comment comprendre cette formule ? Personne ne signale que l'expression *esse quod est*, sans ponctuation, se retrouve largement chez Anselme de Canterbury, dans une réflexion sur la vérité qui sera reprise par la suite par Thomas d'Aquin<sup>2</sup>. Pourquoi avoir laissé de côté cette source anselmienne possible ? L'une des lettres de Tegernsee développe précisément un thème proche en lui ajoutant une connotation plus ouvertement amoureuse, la lettre 10 de l'amante à son professeur :

*Fateor namque, quia id appellarem verum esse, si in tui presentia possem continuatim esse. Verum quia id esse adimitur, omne esse, quodcunque est, falsum apud me creditur. Fac ergo, ut valeam apprehendere verum esse, quod non alias procedit nisi de tuo esse mecum esse* (ed. cit., p. 362, l. 27-31).

À la lumière des lettres de Tegernsee et du traité d'Anselme, on pourrait dire que *Mulier* souhaite à *Vir* la vérité, vérité philosophique de l'essence de l'être comme celle que le maître veut faire atteindre à son élève dans le dialogue anselmien, et vérité humanisée – et ce pourrait être le sens de *ex ipsius experimento rei* – qui ne peut être réalisée que dans la réunion des deux amants. Une telle communauté thématique pourrait encourager à dater les lettres de deux amants de la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle plutôt que du début, et à explorer la filière bavaroise suggérée jadis par Peter Dronke.

Si les tentatives de datation par le style et les comparaisons sont très sujettes à caution, car dépendantes de la représentativité du corpus de référence, la datation par le vocabulaire et l'usage des sources n'est pas moins périlleux. La rareté d'un terme est d'abord fonction de nos connaissances, objectives et subjectives. Ainsi, des

1. Les lettres de Tegernsee, transmises par München BSB lat. 19411 : 11 missives en prose et en vers, échangées avant 1179-1186 par un maître et son élève (femme), et des moniales entre elles : *Die Tegernseer Briefsammlung des 12. Jahrhunderts*, éd. par H. Plechl avec la coll. de W. Bergmann, Hannovre, 2002 (MGH, Die Briefe der deutschen Kaiserzeit, 8), p. 345-366. Sur leurs rapports avec les *EDA* : P. Dronke, *Abelard and Heloise in medieval testimonies*, Glasgow, 1976, p. 24-26, réimpr. dans Id., *Intellectuals and Poets in Medieval Europe*, Rome, 1992 (Storia e Letteratura, 183), p. 247-294 (p. 270-272).
2. Anselmus, *De veritate* (S. Anselmi Cantuariensis Archiepiscopi opera omnia, vol.1, éd. par F. S. Schmitt, Édimbourg, 1946, p. 173-199), 2 : — MAGISTER. Quid igitur tibi uidetur ibi ueritas? — DISCIPULUS. Nihil aliud scio nisi quia cum significat esse quod est, tunc est in ea ueritas et est uera. — MAGISTER. Ad quid facta est affirmatio? — DISCIPULUS. Ad significandum esse quod est. — MAGISTER. Hoc ergo debet. — DISCIPULUS. Certum est. [etc.].

termes comme *litteratorius*, *praecordialis*, sont-ils fréquents dans les *artes dictandi*, des manuels qui ne font pas partie des grandes bases de données textuelles : s'ils peuvent paraître rares au sein d'une certaine tradition littéraire et philosophique, ils sont en réalité communs au sein d'une tradition plus scolaire et didactique. L'analyse des raisonnements en présence sur les mots rares montre qu'il y a peu d'espoir du côté du vocabulaire. Mais du côté des sources ? E. Könsgen s'appuie, pour dater le texte approximativement, sur l'extrême importance d'Ovide, et l'absence d'élégiaques comme Catulle, Tibulle, Propertius (p. 94). Voilà qui ne prouve certainement pas que le texte soit du XII<sup>e</sup> siècle. Même à la fin du XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup>, ces textes auraient eu fort peu de chances d'être cités par qui que ce soit en-dehors de réseaux de transmission très restreints, à l'exception peut-être de Tibulle. On ne peut donc tirer argument de ces silences, sauf à soutenir que si les auteurs ignoraient Tibulle, c'est qu'ils ne travaillaient pas dans la France du Nord. En revanche, on devrait s'étonner, si les *EDA* sont d'Héloïse et Abélard, de l'absence presque totale de Lucain, qu'ils citent très souvent dans leurs écrits authentiques : comment l'expliquer (Ziolkovski, p. 197) ? La seule solution semble être de trouver une source médiévale datée, dont l'usage par les *EDA* serait indéniable. S'appuyer sur les réminiscences de Marbode ou d'Hildebert, dont la diffusion a été considérable, semble inefficace. Il y a d'autres parallèles textuels intéressants, renvoyant plutôt aux années 1180, sur lesquels peu d'auteurs attirent l'attention : par exemple ce vers de V38c *Hec michi lux nox est, sine te michi vivere mors est*, que l'on peut rapprocher de l'*Alexandréide* de Gauthier de Châtillon v. 6, 417 *vivere mors est* (mais la *iunctura* est, il est vrai, presque banale). Pourquoi, en M49 (*Nosti, o maxima pars anime mee*), accorder plus de poids à un rapprochement avec Baudri de Bourgueil qu'à un autre, avec Nigel de Longchamp (*Speculum stultorum* 4, *Maxima pars anime dimidiumque meae*) ? La bibliographie s'est beaucoup attardée sur Baudri de Bourgueil. Les raisons de cette insistance sont à chercher dans le désir d'attribuer les *EDA* à deux intellectuels susceptibles d'avoir connu les productions rares de lettrés de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, mais les rapprochements, trop vagues, aboutissent à une impasse. La même bibliographie, à de rares exceptions près, néglige une citation autrement précieuse signalée par Peter Dronke en 2001<sup>1</sup>, celle du v. 2 du *De nuncio sagaci* ou *Ovidius puellarum*, et que l'on retrouve presque à l'identique dans les fameuses lettres de Tegernsee : Teg. 9, citation des v. 2 et 3 (*Suo sua sibi se. dicit quidam sub nomine Ovidii de amore / sperabam c. f. f. f. [curis finem fecisse futuris] : quem / tamen versum apud me volo alias esse versum (...) sed rursus ad arma vocor*), et M84 (*Sperabam me curis finem posuisse futuris*, suivi d'une coupure qui ne permet pas de savoir si le texte était cité plus largement comme à Tegernsee). Naturellement, cette utilisation du *De nuncio sagaci* gêne : elle est si proche de celle de Tegernsee qu'elle pourrait plaider pour une communauté d'origine des deux séries de lettres d'amour, et si le *De nuncio sagaci* date du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, c'en est fait de l'attribution des *EDA* à Héloïse et Abélard. Peter von Moos est l'un des rares à avoir utilisé cet indice, contre l'attribution, en s'appuyant sur une datation possible du milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Cette datation, en réalité, est hypothétique. Selon les recherches les plus récentes, le

1. P. Dronke, recension de *Listening to Heloise. The Voice of a Twelfth-Century Woman* (New York, 2000), *International Journal of the Classical Tradition*, 8/1 (2001), p. 134-139 (p. 137).

*De nuncio sagaci* serait l'une des sources de la comédie *Pamphilus*, que l'on date communément aujourd'hui de 1159 environ, sur la base d'une citation par le *Metalogicon* de Jean de Salisbury en 1159. Il faut vérifier le sens de cette relation génétique entre l'*Ovidius puellarum* et le *Pamphilus*. Si la source est l'*Ovidius puellarum*, tout dépend désormais de la datation du *Pamphilus*, qui oscille entre 1159 et, si l'on en croit P. Dronke, les environs de 1100<sup>1</sup>. Si le *Pamphilus* date de 1100 environ, le *De nuncio sagaci* est antérieur, et les *EDA* peuvent être d'Héloïse et d'Abélard. Ainsi, même une citation aussi précise que celle du *De nuncio sagaci* ne nous aide pas : il faudrait d'abord s'occuper de la variante *fecisse* / *posuisse*, puis dater ce texte, c'est-à-dire dater le *Pamphilus*, ce qui suppose de très vastes recherches sur la poésie latine des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. L'une des pistes possibles est d'éditer des manuels peu attrayants : parmi eux, les traités de versification. Ces textes sont une mine potentielle, susceptible d'éclairer même la tradition des *pseudo-ovidiana* du XII<sup>e</sup> siècle : c'est ainsi que la citation par Bernard de Bologne, dans un manuel datable de 1145, d'un vers du *Pulex* du pseudo-Ovide prouve que ce texte n'est pas, comme on l'a écrit encore en 2007 dans le *Mittelateinisches Jahrbuch*, des environs de 1200, mais qu'il est antérieur à 1145... Il faut peut-être s'attendre à ce que nombre d'anonymes du XII<sup>e</sup> remontent dans le temps de cinquante ans, parce que nos connaissances se sont élargies et précisées. Seule la prise en compte de l'effet domino se propageant dans un ensemble de textes liés comme en réseau permettra de le savoir.

L'ingéniosité des chercheurs ne s'est pas laissé enfermer dans les impasses relatives et provisoires de la lexicographie, de l'analyse littéraire, des déductions historiques, de la philologie et de l'histoire des textes. Reste l'histoire des idées, et en particulier l'analyse des positions respectives des amants anonymes des lettres et des amants célèbres sur la question qui les occupe avant tout : l'amour. Nous sommes revenus sur l'adverbe *indifferenter* que *Vir* ajoute à la définition cicéronienne du *De amicitia* 81, dont finalement on ne peut tirer argument. La question des universaux est-elle absente ? Ce point, abordé par Constant Mews particulièrement en 1999<sup>2</sup>, a rarement été repris par la suite. *Vir* définit l'amour comme une *res universalis*. S'il reste un peu difficile d'accorder cette remarque de *Vir* avec la philosophie d'Abélard (d'autant plus qu'une coupure de Jean de Voivre intervient à un moment crucial de l'exposé), le discours de *Vir* peut se comprendre parfaitement en-dehors de ce contexte philosophique précis, l'idée étant finalement d'une certaine banalité (13 fois dans CLCLT, 154 dans la PL selon Stella<sup>3</sup>). Le terrain dangereux de la querelle des universaux a donc

1. P. Dronke, « A Note on *Pamphilus* », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 42 (1979), p. 225-230 : la datation vers 1100 dépend elle-même d'un raisonnement fondé sur la datation d'un *accessus* au *Pamphilus*, copié dans un manuscrit de Tegernsee vers 1150 (analyse paléographique).
2. C. J. Mews, « Thèmes philosophiques dans les *Epistolae duorum amantium* : premières lettres d'Héloïse et d'Abélard ? », dans J. Biard (éd.), *Langage, sciences, philosophie au XII<sup>e</sup> siècle...*, Paris, 1999 (Sic et Non), p. 23-38 (p. 33-34).
3. F. Stella, « Analisi informatica del lessico e individuazione degli autori nelle *Epistolae duorum amantium* (XII secolo) », dans R. Wright (éd.), *Latin vulgaire – latin tardif VIII. Actes du VIII<sup>e</sup> colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Oxford, 6–9 septembre 2006*, Hildesheim – Zürich – New York, 2008, n° 63 (en ligne : <http://209.85.135.104/search?q=cache:ZWOU2nM-DgJ:www.tdtc.unisi.it/digimed/files/EDA-Statistiche%2520Lingua.pdf+stella+epistolae+duorum+amantium&hl=fr&ct=clnk&cd=23&gl=fr&client=firefox-a>).



été abandonné très rapidement, et jamais réoccupé. Depuis quelques années, Constant Mews a développé à plusieurs reprises une autre argumentation, qu'il va peaufinant d'un article à l'autre (le dernier dans *Viator*, 38/2, 2007). V24 s'appuie entre autres sur deux textes de Cicéron issus du *De amicitia*, 20 et 81. Constant Mews s'est aperçu que dans le *Sic et Non*, Abélard citait le *De amicitia* 20 (Quaestio 138 *Quod caritas semel habita nunquam amittatur et contra*, texte 21<sup>1</sup>). Il estime que ce texte n'est pas cité couramment par ailleurs, même si l'idée revient sous la plume d'Aelred de Rievaulx vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, comme l'a montré P. von Moos. Est-ce une preuve ? Le texte du *De amicitia* 81, qui est crucial, n'apparaît pas dans le *Sic et non*, d'après les index. Mais il se trouve que tous les extraits du *De amicitia* de Cicéron cités par Abélard et par V24, en particulier le § 81, sont présents dans une fameuse anthologie de textes classiques, le *Florilegium gallicum* (= FG), un florilège classé par auteurs et par œuvres, mais dans lequel les extraits sont placés commodément sous des rubriques telles que, pour le § 20 : *Ex quo intellegi debeat vis amicie, Descriptio amicie et eiusdem commendatio* ou pour le § 81 : *De his qui amicos querunt propter utilitatem tantummodo*. Il n'aurait été difficile ni à Abélard ni à Vir d'aller chercher cette citation, au demeurant très connue, dans le FG, de même que *Mulier* aurait pu y trouver le choix d'*Héroïdes* d'Ovide le plus accessible du XII<sup>e</sup> s. Seul problème : le FG est daté traditionnellement de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> s., son plus ancien témoin remontant au milieu du siècle. Ce sera l'objet de cette conférence, dans quelques années, que de reprendre la question épineuse de la datation du *Florilegium gallicum*, qui passe par l'étude de traditions manuscrites particulièrement complexes.

Un texte ne peut pas être étudié pour lui-même et en lui-même indépendamment de toute une tradition. Tout texte, mais plus encore les textes médiolatins dont c'est le principe même de composition, est le nœud d'une infinité de chemins intellectuels, le lieu où résonnent et se rencontrent d'autres voix, d'autres textes, d'autres traditions. Pour comprendre un texte – et comment manifester mieux cette compréhension qu'en parvenant à le localiser dans le temps, dans l'espace, et dans les réseaux de traditions intellectuelles, spirituelles, littéraires – il faut d'abord élargir son contexte, défricher les alentours en allant parfois plus loin qu'il ne faudrait à première vue : c'est cet éloignement qui rapprochera finalement du but. Le but de cette introduction était de montrer, à partir d'un échange épistolaire qui serait resté d'un intérêt mineur si le désir de l'attribuer à Héloïse et Abélard n'avait créé et métamorphosé le débat autour de lui, quelle contribution pourrait apporter l'histoire des textes et des bibliothèques médiévales au dépassement d'une aporie, par l'ouverture de quelques voies de recherche.

## I. Apprendre à rédiger en latin au XII<sup>e</sup> siècle (vers et prose)

Dans l'espoir, repoussé à l'année académique 2009-2010, de présenter les découvertes récentes du directeur d'études sur le maître en *dictamen* Bernard « de Bologne », auteur vers 1145 d'un traité du *dictamen* en prose fondamental pour le développement du genre dans l'Europe de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et au-delà, mais aussi d'un

1. « *Idem in libro de amicitia : Praestat amicitia propinquitati... quidquam melius sit hominibus a diis immortalibus datum* », dans B. B. Boyer et R. McKeon, *Peter Abailard Sic et non. A critical Edition*, Chicago - Londres, 1976-1977, p. 473-474.



traité de prosodie et de métrique et du plus ancien traité connu consacré à la poésie rythmique profane, il a paru nécessaire de reprendre à nouveaux frais l'histoire de l'apparition de l'*ars dictaminis* et de ses premiers développements, qui n'avait été qu'esquissée au cours de quelques conférences en 2007-2008. Cette « remise à plat » radicale est nécessaire à l'intelligence de l'œuvre de maître Bernard, tant pour évaluer sa place dans le développement de la discipline que pour connaître ses sources et l'usage qu'il en a fait : l'un des buts est de savoir pourquoi, et en utilisant quels manuscrits, Bernard est revenu dans les années 1140 à un enseignement essentiellement albéricien, phénomène dont personne n'a été bien conscient jusqu'à présent faute d'une bonne appréciation des sources. L'année a donc été consacrée à l'œuvre d'Albéric du Mont-Cassin, fondateur du genre et principale source de Bernard.

Définir ce qu'était l'*ars dictaminis* dans l'optique d'Albéric du Mont-Cassin, c'était comprendre le sens de son entreprise. Pour cela, la conférence a été bâtie comme une démonstration développée sur une année, tentant de montrer comment ont coïncidé d'une part l'évolution personnelle d'Albéric – ce qui impliquait de refaire un point sérieux et aussi complet que possible sur l'ensemble de ses œuvres et leur chronologie, absolue et relative, sans se limiter aux traités de rhétorique appliquée –, et d'autre part le contexte cassinien, de deux points de vue : le premier, d'histoire culturelle, dégageant l'importance du substrat, des textes présents dans l'abbaye du fait en particulier de Paul Diaque, et des liens avec Salerne et Bénévent ; le second, d'histoire politique, insistant sur les liens particuliers du Mont-Cassin et finalement d'Albéric avec la chancellerie pontificale, spécialement à la fin du pontificat de Grégoire VII. C'est cette évolution politique qui a permis, selon nous, la cristallisation des recherches personnelles d'Albéric et par contre-coup la création de l'*ars dictaminis*, par la rencontre d'une volonté politique de la part de Grégoire VII, d'un besoin concret du personnel de la chancellerie pontificale dans un moment fort de la querelle des investitures, et, de la part d'Albéric, d'une évolution personnelle favorisée par un milieu riche en textes et en stimulations intellectuelles. On a cherché à montrer que cette cristallisation s'était faite en deux temps : Albéric est passé au premier plan quand la papauté lui a demandé de contrer Bérenger de Tours au concile du carême 1079, et ce n'est qu'à la suite de cette conversion à l'action qu'il a mis son expérience de pédagogue au service de la chancellerie, avec des manuels spécialisés.

#### *Les premières œuvres d'Albéric : apprendre à rédiger en prose et en vers*

Après une introduction générale sur les méthodes traditionnelles d'apprentissage du latin et de la rédaction, qui mettent en évidence les racines grammaticales d'un certain nombre d'effets rhétoriques, et une focalisation sur le contexte cassinien de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, nous avons essayé, à partir des œuvres datées et en essayant de grouper autour d'elles les travaux non datés, de suivre pas à pas la carrière d'Albéric, et par conséquent son évolution vers l'*ars dictaminis* (la bibliographie donnée ici n'est pas exhaustive). Il faut corriger en bien des points la synthèse sur les œuvres attribuées à Albéric parue en 2000 dans *CALMA*<sup>1</sup>.

1. Art. « Albericus Casinensis mon. », dans C. Leonardi, M. Lapidge et G. C. Garfagnini (éd.), *Compendium Auctorum Latinorum Medii Aevi (500-1500)*, t. I.2, Florence, 2000.

Ce sont des échanges épistolaires avec Pierre Damien qui constituent la plus ancienne trace datée de l'activité intellectuelle d'Albéric : entre 1057 et 1069. L'essentiel de ce que nous savons de la carrière d'Albéric se déroule sous l'abbatit du plus grand abbé du Mont-Cassin, Didier (1058-1087, élu pape sous le nom de Victor III en mai 1086, pape effectivement de mai à septembre 1087 en même temps qu'abbé du Mont-Cassin). Albéric a initié l'abbé Didier aux règles du *cursus*, en l'aidant, apparemment, à rédiger ses *Dialogues* sur les miracles de saint Benoît. L'analyse de quelques passages de ce texte a été pour nous l'occasion d'une initiation à l'accentuation du latin et au *cursus*. D'après les lettres de Pierre Damien, on sait que Didier du Mont-Cassin et lui faisaient de ces *miracula* de Benoît le sujet de fréquentes conversations dès le début des années 1060, et l'on peut percevoir, à travers ces relations épistolaires mais aussi directes, une communauté de pensée, de pratiques littéraires et de style dont Albéric pourrait avoir été, en quelque sorte, l'artisan. Tout cela semble indiquer que dès les années 1060, Albéric pratiquait et enseignait la prose rythmée, dont il faudrait peut-être voir maintenant si elle n'était pas également, au moins en partie, métrique. Albéric a aussi formé Jean de Gaète (futur Gélase II)<sup>1</sup>. Jean de Gaète dirigera la chancellerie pontificale à partir de 1088 et pendant trente ans, mais il y avait déjà une présence cassinienne à la chancellerie pontificale sous Grégoire VII ; Jean lui-même était peut-être déjà présent, puisqu'on a pu lui attribuer les corrections du registre de Jean VIII, entièrement revu avant 1088<sup>2</sup>. Le *Registrum* de Grégoire VII, contrairement aux œuvres de Pierre Damien par exemple, manifeste un goût particulier pour le *cursus tardus*, comme les répliques de Theophilus-Albéric dans les *Dialogues* de Didier et conformément à ce qu'a observé Tore Janson dans les *Dictaminum radii*, que nous tenons pour une œuvre ancienne d'Albéric (v. *infra*). En revanche, Jean de Gaète manifeste dans ses œuvres personnelles un goût pour le *cursus velox* qui ira en s'accentuant<sup>3</sup>. Cette première période de l'activité littéraire d'Albéric reflète surtout les centres d'intérêt politiques du Mont-Cassin sous l'abbé Didier et après lui : c'est l'activité diplomatique du Mont-Cassin, présent à Rome dans sa maison de Santa Maria in Pallara, qui explique l'activité épistolaire qui se déploie entre les intellectuels vivant à l'abbaye ou la fréquentant, ainsi que l'intérêt pour les registres pontificaux. C'est elle aussi qui explique la prise d'influence des cassiniens à la curie, à travers la personne, en particulier, de Jean de Gaète. C'est par là qu'Albéric exerce alors un rayonnement, comme enseignant, sans que son rôle politique soit évident.

1. Cf. O. Engels, « Alberich von Montecassino und sein Schüler Johannes von Gaeta », *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, 66 (1955), p. 35-50. Une édition diplomatique de la notice que Pierre Diacre lui a consacrée après coup et qu'il comptait réinsérer dans son *Liber illustrium virorum* est donnée par F. Dolbeau, « Recherches sur les œuvres littéraires du pape Gélase II. B. Subsiste-t-il d'autres travaux de Jean de Gaète ? », *AB*, 107 (1989), p. 347-383 (p. 348).
2. Il suffira ici de citer D. Lohrmann, *Das Register Papst Johannes' VIII (872-882). Neue Studien zur Abschrift Reg. Vat. I, zum verlorenen Originalregister und zum Diktat der Briefe*, Tübingen, 1968 (Bibliothek des Deutschen Historischen Instituts in Rom, 30), en particulier p. 80-94.
3. T. Janson, *Prose Rhythm in Medieval latin from the 9th to the 13th Century*, Stockholm, 1975 (SLS, 20), tableau A 24-26, p. 111, et F. Dolbeau, « Recherches sur les œuvres littéraires du pape Gélase II. A. Une Vie inédite de Grégoire de Nazianze (BHL 3668 d), attribuable à Jean de Gaète », *AB*, 107 (1989), p. 65-127 (p. 98-99).

Même s'il n'a pas rédigé de théorie du *cursus*, il est certain qu'Albéric s'intéressait de très près aux formules rythmiques des clausules de la prose. C'est ainsi que l'on peut en partie expliquer son intérêt pour la poésie rythmique, peu commun à son époque, et qui s'exprime dans le *De rithmis* associé au corpus de ses œuvres sur le *dictamen* ; ce traité, qui prend pour exemple un *planctus* sur la mort de Léon IX († 1054), est certainement contemporain de ce premier enseignement sur la pratique du *cursus*. On s'est attardé sur ce texte, qui innove en ayant l'air de considérer que toute composition poétique est avant tout rythmique : à la différence de Bède et Rémi d'Auxerre, Albéric tente de montrer que le rythme a une dignité égale au mètre parce qu'il peut, lui aussi, être décrit selon une *ratio*. Dans ce traité, Albéric décrit les poèmes rythmiques en utilisant trois paramètres : le nombre de syllabes des vers, le nombre de vers des strophes, la cadence de fin de vers. Il a à ce propos des remarques intéressantes sur la prononciation, qui pourraient venir d'une familiarité avec la poésie quantitative, ou d'une pratique de la musique et du chant : c'est ce que donnent à penser nos quelques tentatives de traduction de ce texte, d'interprétation parfois difficile.

Cet intérêt pour la diction du latin s'exprime également dans une série de traités de prosodie encore inédits, et dont l'ampleur invite à se poser quelques questions sur leur fonction réelle. Ils ne sont connus que par le manuscrit Vaticano BAV Ottob. lat. 1354, mais ils sont à l'origine d'une quantité de traités postérieurs, dont ceux de maître Bernard vers 1145 – détail ignoré de la bibliographie :

— traitement des syllabes initiales selon le système *A ante B*, etc, *Ba ante C*, *Ca*, *Da*, etc. (f. 66v) ;

— traitement des syllabes initiales en deux volets : des règles générales (f. 85), et selon le système *A ante B* puis *Ba*, *Ca*, *Da*... identique au précédent mais pas sous forme de tableaux (f. 85v) ;

— traitement des syllabes initiales seulement selon le système *A ante B* (f. 88v) ;

— traitement des syllabes finales selon l'ordre alphabétique de la dernière lettre du mot (f. 89v).

Le manuscrit du Vatican transmet également un fameux florilège prosodique dans lequel Albéric, qui en est l'auteur selon Diane W. Anderson<sup>1</sup>, a inventé avant la lettre une partie des instruments de repérage et d'indexation que l'on admire généralement chez les intellectuels du XIII<sup>e</sup> siècle, et un traité sur les effets rhétoriques obtenus à partir de permutations de nature syntaxique et morphologique, récemment édité par Filippo Bognini<sup>2</sup>. Albéric fait allusion à ces traités, qu'il présente comme une première étape de son activité d'enseignant, au début des *Dictaminum radii* :

*Hactenus quasi lacte doctrinae mentes infantium rigavimus, superest ut viriles animos suo pane consolidemus. Hactenus verborum prologo auditores nostros exercuimus, post prologium ad pugnam compositionum fiat transitus. Quod enim tum multiplici*

1. D. W. Anderson, « Medieval teaching texts on syllable quantities and the innovations from the school of Alberic of Monte Cassino », dans C. D. Lanham (éd.), *Latin Grammar and Rhetoric. From Classical Theory to Medieval Practice*, Londres - New York, 2002, p. 180-211.
2. F. Bognini, « Un inedito trattato retorico-grammaticale dalla scuola di Alberico di Montecassino. Le 'Rationes diversarum mutationum' (Vat. Ottob. lat. 1354, ff. 90v-95r) », *Studi medievali*, 3a ser., 49/1 (2008), p. 189-252.

*verborum permutationi, tum sonoritati vacavimus, quid aliud quam lacte doctrinae pro-ludium puerile dixerimus ?*

Contrairement à une partie de la bibliographie, qui veut voir là une allusion au *Breviarium*, datable entre 1079 et 1084, il me semble qu'Albéric fait clairement allusion ici à l'enseignement dont l'Ottob. lat. 1354 est le reflet, et qui comportait deux volets : la prosodie et l'enseignement sur la prose synonymique. Ce texte met en évidence l'antériorité des manuels de l'Ottob. lat. 1354 sur les manuels de rhétorique, ce qui est entièrement logique puisque leur succession épouse le déroulement normal de l'enseignement, comme s'échine à le mettre en évidence la métaphore d'Albéric, et correspond aux intérêts cultivés par Albéric autour de 1060.

La multiplicité des essais d'Albéric sur la prosodie et la versification invite à poser la question de ses motivations, et celle de ses sources. Les deux questions sont liées, dans la mesure où situer Albéric dans une certaine tradition permettra de savoir s'il a créé une méthode nouvelle, et donc de mesurer l'ampleur de son apport et de son investissement. Nous avons donc analysé les premières traces du système dit depuis Jürgen Leonhardt « *A ante B* »<sup>1</sup>, en essayant en particulier de préciser le rapport chronologique entre les manuels d'Albéric et le traité en hexamètres très largement répandu d'un certain Tebald de Plaisance, parfois appelé *Serviolus* par suite d'une mauvaise compréhension de quelques vers liminaires. Il reste à faire une recherche sur *Serviolus*, vraisemblablement le *De finalibus* de Servius (c'est le cas dans Paris BNF lat. 9345 f. 162), cité sans plus de précisions dans quelques inventaires médiévaux, que nous avons examinés. Sans édition critique des textes de Tebald et d'Albéric, il est difficile d'interpréter les parentés entre les deux textes. Une paternité albéricienne de la théorie n'aurait rien d'étonnant : on peut en effet discerner une filiation Servius – Bède – Albéric dans la progression du système alphabétique. Mais il est aussi tentant d'imaginer une progression allant de Tebald, qui ne s'occupe que des syllabes initiales, à Albéric, qui s'occupe aussi des finales, et Aimeric de Gâtines (vers 1086 ?), qui s'occupe enfin des médianes, comme le faisait du reste Servius. Une meilleure connaissance du texte de Tebald et de ses diverses versions sera déterminante : c'est dans cette tradition touffue qu'il faut d'abord mettre de l'ordre pour comprendre la place réelle d'Albéric dans la conception ou dans le développement de la méthode.

Quelles étaient les motivations d'Albéric ? Motivations d'enseignant liées aux problèmes de la diction, de la prosodie, de l'accentuation, du rythme en prose et en vers, mais aussi préoccupations de versificateur. Bien qu'il ait théorisé la poésie rythmique, le premier après Bède et d'une façon sensiblement différente, Albéric semble n'avoir jamais écrit de poèmes rythmiques. Ceux qui lui ont été attribués l'ont été à tort par Owen Blum, qui s'appuyait d'ailleurs sur l'existence du *De rithmis* pour soutenir son attribution<sup>2</sup>, et appartiennent à l'œuvre de Pierre Damien (on ne reviendra pas sur ce point bien éclairci par plusieurs articles dans la *Revue bénédictine* de 1957) – ce qui

1. J. Leonhardt, *Dimensio syllabarum. Studien zur lateinischen Prosodie- und Verslehre von der Spätantike bis zur frühen Renaissance. Mit einem ausführlichen Quellenverzeichnis bis zum Jahr 1600*, Göttingen, 1989 (Hypomnemata, 92).

2. O. J. Blum, « Alberic of Monte Cassino and the Hymns and Rhythms attributed to saint Peter Damian », *Traditio*, 12 (1956), p. 87-148.

renforce l'idée que cet enseignement sur les strophes rythmiques avait peut-être, à ses yeux, non seulement une utilité pour l'hymnographie cassinienne, mais aussi pour l'entraînement de l'oreille aux rythmes de la prose. En revanche, Albéric a écrit de façon certaine plusieurs pièces métriques, une production quantitativement et qualitativement peu importante, qui contraste par exemple avec la poésie d'Alfan de Salerne (1015-1085). Albéric a écrit des vers dès ses plus jeunes années, puisque sa *Vie* de saint Césaire, qu'il rédigea à treize ans nous dit-il, se termine par un poème acrostiche et mésostiche (donnant par cinq fois le nom CESARIVS), oublié de tous les incipitaires<sup>1</sup>; si vraiment Albéric est né vers 1030, ce poème serait antérieur à 1050. Les hymnes en l'honneur de Dominique de Sora, republiés d'après l'ancien Montecassino 199, réapparu dans la collection Ludwig (MS IX, 1), aujourd'hui au Getty Museum à Malibu, et définitivement attribués à Albéric par C. V. Franklin en 1993, seraient datables comme la vie de ce saint entre 1067 et le début des années 1070<sup>2</sup>. La trace datable la plus tardive de l'activité poétique d'Albéric est son *Carmen* sur sainte Scholastique (BHL n° 7519), reproduit dans le fameux lectionnaire de Didier du Mont-Cassin, Vaticano BAV Vat. lat. 1202, datable ou de 1071 (Beat Brenk) ou vers 1075 (Francis Newton). L'attribution à Albéric d'un poème plus bref, BHL n° 7520, est donnée par la bibliographie comme incertaine, mais, à l'examen, les deux pièces semblent pouvoir être du même auteur; cependant, la datation du témoin Montecassino Compactiones 10, daté de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, est à vérifier. Le dossier de saint Césaire montre qu'une date assez haute n'est pas impossible en soi. Peut-on ajouter d'autres poèmes à cette production somme toute décevante? On peut penser à Albéric pour une hymne en hexamètres épanaleptiques en l'honneur de saint Nicolas, éditée par J. Mallet et A. Thibaut d'après Benevento BCap 6 (partie de la fin du XI<sup>e</sup> s.<sup>3</sup>), mais les auteurs du catalogue signalent parmi les anomalies prosodiques un *trinus* avec i bref, or le premier traité d'Albéric permet de vérifier qu'il le scandait long. L'Ottob. lat. 1354, qui semble bien reproduire un dossier albéricien, transmet plusieurs pièces versifiées anonymes, dont certaines au sein des traités de prosodie, qui pourraient s'ajouter aux pièces connues.

L'essentiel de cette production poétique semble donc lié aux deux activités de la première partie de la vie d'Albéric : l'hagiographie et l'enseignement grammatical. Sur l'activité d'hagiographe d'Albéric, commencée très tôt et poursuivie tout au long de sa vie, nous ne sommes pas revenus, François Dolbeau ayant déjà amplement traité le sujet<sup>4</sup>. En revanche, nous nous sommes penchés longuement sur l'enseignement rhétorico-grammatical d'Albéric, ses sources et ses innovations. L'exercice d'hagiographe, qui amène parfois à pallier l'absence d'information par une redondance verbale, a été pour Albéric l'occasion de mettre en œuvre des techniques de *variatio*, qu'il théorise dans les *Rationes* éditées par F. Bognini et plus tard dans le *Breviarium*

1. Édité par J. Mallet et A. Thibaut, *Les manuscrits en écriture bénéventaire de la bibliothèque capitulaire de Bénévent*, t. I, Paris, 1984, p. 247.
2. C. V. Franklin, « The restored *Life and Miracles of St. Dominic of Sora* by Alberic of Monte Cassino », *MS*, 55 (1993), p. 285-345.
3. J. Mallet et A. Thibaut, *Les manuscrits...*, t. I, p. 274-275.
4. Voir en particulier F. Dolbeau, « Le dossier de saint Dominique de Sora d'Albéric du Mont-Cassin à Jacques de Voragine », *MEFRM*, 102 (1990), p. 7-78.

en renvoyant à sa propre *Passio S. Modesti* (dédiée à Roffred de Bénévent, consacré archevêque le 8 janvier 1077). Albéric divise cette technique de la synonymie en deux groupes, la synonymie de type syntaxique, et la synonymie plus purement lexicale. Ce faisant, il prépare l'exercice rhétorique d'*expolitio* paraphrastique par des exercices qui sont purement grammaticaux : n'oublions jamais qu'à ce stade de son programme, il s'adresse à ces enfants auxquels il donne encore le lait du *proludium*, comme il le dira dans l'introduction des *Dictaminum radii*. Ce qui n'est pas familier dans le reste de nos sources, pour autant que je puisse m'en rendre compte, et sans doute propre à Albéric, au moins dans sa façon rigoureuse de l'exposer, c'est cette technique de l'amplification synonymique s'appuyant sur la technique de la *commutatio* ou *mutatio* (transformation) : il s'agit d'une gymnastique syntaxique fondée sur le maniement de la flexion et des structures grammaticales. Albéric a la particularité de l'avoir exposée longuement dans plusieurs de ses manuels : non seulement les *Rationes diversarum mutationum* et le *Breviarium*, corpus d'*ars dictaminis* qui reprend des pans entiers des *Rationes*, mais aussi dans le *Liber de barbarismo, solecismo, tropo et scemate* dont la rubrique (dans Lilienfeld SB 98 f. 92) indique qu'*Albericus monachus* en a été l'*ordinator*. Ce traité, qui n'a été étudié que par Paul Gehl dans sa dissertation de Chicago, 1976, inédite (*Monastic rhetoric and Grammar in the Age of Desiderius, The works of Alberic of Montecassino*) comporte, dans le chapitre *De scemate*, tout un développement consacré à la variation sur les cas, ce qu'Albéric appelle des *scemata* « *sine appellationibus* ». Il enseigne là une technique de l'« interchangeabilité » qui ne sera pas sans conséquence une fois appliquée par l'*ars dictaminis*. Comme l'a très bien montré Gehl dans une autre publication (*American Benedictine Review*, 34/1, 1983, p. 33-47), les traités innovent rarement en ce qui concerne le fond, ou même la nature des exercices, l'essentiel de leur innovation est d'ordre pédagogique. L'idée de ces variations méthodiques a été inspirée à Albéric par les *Scemata loga* et Julius Rufinianus (v. *infra*), mais il innove dans ce petit manuel, non seulement par la notion de *rationes* (ce sont presque des probabilités), mais aussi sur des points de doctrine grammaticale, comme l'usage de l'ablatif absolu comme l'une des armes principales de la technique de la *commutatio*. On saisit dans cet enseignement l'une des racines fondamentales d'un certain nombre de traits de la prose d'art médiévale, que l'on rattache traditionnellement à la rhétorique. C'est aussi sur cette pratique très intense de la synonymie par la grammaire que se fonde une pratique d'écriture semi-formulaire qui sera à la base de l'*ars dictaminis* ultérieure. La technique de la synonymie s'appuyant sur celle de la *commutatio* permet de faire varier les niveaux de langue, et de les adapter au niveau de l'écrit que l'on souhaite produire, en particulier à partir de variations de vocabulaire : d'où l'inclusion, dans ce traité sur la *commutatio*, d'un excursus baptisé par les chercheurs *Miramur* (d'après son incipit) sur les variations synonymiques (II, 17), où l'on observe une gradation de l'énoncé plat et compréhensible vers un discours ampoulé et volontairement obscur. Le manuscrit porte ici des indications rubriquées sur l'emploi des couleurs de rhétorique qui font référence au livre IV de l'*Ad Herennium*<sup>1</sup>. Cette

1. F. Bognini, « Tradizioni attive e testi scolastici: Il caso del repertorio *Miramur* di Alberico di Montecassino », dans A. Cadioli et P. Chiesa (éd.), *Prassi ecdotiche: Esperienze editoriali su testi manoscritti e testi a stampa*, Milan, Cisalpino, 2008 (Quaderni di Acme, 103), p. 95-115.



maîtrise de la syntaxe, de la flexion et de l'agencement des mots en fonction de l'effet recherché permet non seulement de moduler amplification rhétorique et abréviation, mais aussi d'adapter le discours, de façon assez plastique, à son objet, ainsi qu'à la qualité de son destinataire. C'est aussi cela que permet la variation synonymique : tenir compte des *proprietates* d'un interlocuteur (II, 7 à 12 Bognini). C'est ainsi que fait irruption dans l'exposé grammatical un second pôle de l'œuvre littéraire : le destinataire, qui, fait remarquable, n'est pas présenté ici comme le destinataire d'une œuvre écrite, mais comme un interlocuteur : nous nous trouvons tout à coup dans une situation de dialogue. Ce dialogue, s'il est écrit, ne peut prendre que la forme d'une lettre, d'où les sous-titres : *ad patrem, ad potestatem, ad filium vel discipulum...* C'est ainsi que nous glissons directement, de la synonymie, à l'*ars dictaminis*. Il n'est pas étonnant dès lors de retrouver des pans entiers de cet enseignement sur la *commutatio* dans un manuel destiné aux étudiants plus avancés, et qui sera considéré comme le point de départ d'une discipline nouvelle, le *Breviarium* d'Albéric. En ce sens, il y a dans l'enseignement et dans l'œuvre d'Albéric une remarquable unité, que l'on peut considérer comme un *continuum* dans l'enseignement et la pratique littéraire.

#### *Continuité dans l'aire cassinienne*

Il n'y a donc aucune solution de continuité entre le grammairien Albéric, l'enseignement technique prodigué aux enfants de l'école monastique du Mont-Cassin, et l'art d'adapter une lettre à un contenu et surtout à une relation entre correspondants. Le pas menant de l'un à l'autre pouvait-il être franchi ailleurs qu'au Mont-Cassin ? Et pourquoi l'a-t-il été ? Après avoir présenté le débat historiographique autour de la naissance de l'*ars dictaminis*, nous avons essayé de montrer qu'il pouvait être dépassé. Les théories en présence ne sont pas aussi antinomiques qu'on ne le croit, si l'on veut bien ne pas isoler l'*ars dictaminis* de tout son contexte historique, qu'il s'agisse d'histoire des textes, d'histoire politique ou économique, au lieu de ne privilégier qu'un angle d'attaque du problème.

Albéric, avec sa théorie de l'usage de la synonymie dans l'adaptation du discours aux *proprietates* d'un interlocuteur ou d'un correspondant, s'inscrit dans une tradition que l'on devine générale, mais qui a laissé très peu de traces dans la littérature artigraphique. Nous avons évoqué la tradition grecque (*De elocutione* du pseudo Demetrius de Phalère, *Typoi epistolikoi* du pseudo pseudo-Demetrius, *Epistolimaioi characteres* du pseudo Libanios). Ces traités se distinguent par une claire distinction entre la sphère publique et la sphère privée. La lettre privée appartient éventuellement au domaine du littéraire et peut justifier une certaine recherche stylistique, mais elle relève plus généralement du dialogue, de la relation entre deux personnes qui se parlent par écrit, et, comme telle, elle doit conserver à l'écrit le naturel de la conversation. On voit néanmoins évoluer cette doctrine vers un formalisme accru, qui prétend régler le niveau du style en fonction du type de lettre et du type de relation qui existe entre les correspondants. La tradition latine est encore plus réduite que la tradition grecque. Elle théorise beaucoup plus qu'elle la distinction entre lettres publiques et lettres privées, à partir de laquelle elle définit des niveaux de bienséance et de style, qui nécessitent de la part de l'épistologue une adaptation au contexte, à l'objet de la lettre, et au destinataire.

Nous nous sommes arrêtés assez longtemps sur les chapitres *De sermocinatione* et *De epistulis* de l'*Ars rhetorica* de Julius Victor (XXVI et XXVII Halm, p. 103-106 Giomini-Celentano, Teubner) pour constater que c'est à tort que les historiens de la rhétorique, depuis J. J. Murphy, les présentent comme un appendice. Alcuin utilisant l'ensemble du texte de Julius Victor au long de sa *Disputatio de rhetorica et de virtutibus* (PL 101 col. 919-946 et Halm RLM p. 523-550; pas encore d'édition au CCCM), il a eu entre les mains un texte analogue à celui de l'Ottob. lat. 1968 (XII<sup>e</sup> s.), seul témoin connu du texte complet. Signe presque certain de l'antiquité des deux chapitres qui nous intéressent, l'auteur évoque les lettres à Axius, inconnues au Moyen Âge. Il est très probable que nous ayons affaire à un texte datant du IV<sup>e</sup> siècle, même si cela n'est pas absolument sûr. Le circuit de sa transmission indique Vérone, Alcuin, Corbie. L'auteur s'est-il inspiré d'un certain Titianus ou a-t-il eu des contacts avec la tradition byzantine, elle-même très mal datée et localisée ? Il est actuellement impossible de le dire. Julius Victor distingue les lettres d'affaires des lettres familières, soumettant les premières aux règles : poids des idées, style grave, usage des couleurs de rhétorique. Dans toute lettre, le ton doit être conforme à la relation hiérarchique entre les correspondants. Il faut de même soigner la *salutatio* (le terme est *praeftationes*) en respectant les usages et surtout en pesant bien la nature de la relation qui unit les correspondants.

L'autre texte latin conservé, les *Excerpta rhetorica*, nous rapproche davantage du Mont-Cassin. On appelle ainsi une série de petits développements anonymes (présentés toujours comme des extraits, mais extraits de quoi ? ce n'est pas clair), collés ensemble par Karl Halm dans les *Rhetores latini minores*, et connus uniquement par un très célèbre manuscrit conservé à Paris, Paris BNF lat. 7530 f. 250v-251v, dans lequel ils se suivent. Les deux derniers extraits sont intitulés *De historiis* et *De epistolis*, et sont rassemblés sous le n° 44 par Louis Holtz dans sa grande étude sur le manuscrit<sup>1</sup>. Paris BNF lat. 7530 a été composé au Mont-Cassin entre 779 et 796 sous l'influence de Paul Diacre, ou dans l'esprit de Paul Diacre, et a séjourné à Bénévent de la fin du IX<sup>e</sup> siècle aux années 1430. L'auteur des *Excerpta*, qui a manifestement lu Julius Victor, déclare d'emblée que la première chose à faire est d'examiner qui écrit à qui, et à quel sujet. Il faut examiner les *accidentia* des personnes, un terme qu'Albéric reprendra quand il traitera du même sujet : dans son *Ars dictandi*, Albéric fait allusion à d'autres maîtres à propos des composantes possibles de la lettre selon le niveau du style (*accidentia*) *II vel I vel III secundum quosdam, quatuor vero numquam*<sup>2</sup> : il n'est pas impossible (cf. *infra*), comme l'a suggéré déjà Carol Lanham, qu'il ait eu accès aux *Excerpta*<sup>3</sup>. La grande rupture introduite par les *Excerpta*, c'est que la lettre n'est

1. L. Holtz, « Le Parisinus Latinus 7530, synthèse cassinienne des arts libéraux », *SM*, 3<sup>e</sup> série, 16 (1975), p. 97-152 (p. 122) ; ce manuscrit est également le plus ancien témoin connu des *Praeexercitamina* de Priscien : M. Passalacqua, *Prisciani Caesariensis Opuscula. Edizione critica*, vol. I, Rome, 1987 (Sussidi eruditi, 40), p. xxiv.

2. Édition de F. J. Worstbrock, « Die Anfänge der mittelalterlichen *Ars dictandi* », *FMS*, 23 (1989), p. 1-42 (p. 35 l. 63).

3. Textes cités par C. D. Lanham, « Writing Instruction from Late Antiquity to the Twelfth Century », chap. 3 de J. J. Murphy (éd.), *A Short History of Writing Instruction from Ancient Greece to Modern America*, Mahwah (NJ), 2001 (éd. révisée de l'ouvrage paru en 1990), p. 116 ; mêmes citations déjà dans Ead., « Freshman composition in the early middle ages: epistolography and rhetoric before the *ars dictaminis* », *Viator*, 23 (1992), p. 115-134 (p. 117), avec le texte latin en notes.

plus présentée comme une version écrite de la conversation ou du dialogue. C'est en quelque sorte l'acte de naissance, avant l'heure, de l'*ars dictaminis* médiévale, qui fait de la lettre un *sermo absentium*, mais qui obéit à des règles d'écriture qui la rejettent, selon les catégories de Julius Victor et des byzantins, dans la sphère de la communication officielle, non plus de l'intimité. Une chose est presque certaine : quand Albéric se met à théoriser dans un manuel l'art de rédiger les lettres, et l'appuie sur une pratique de la synonymie destinée à moduler le discours en fonction d'une série de paramètres essentiellement sociaux, il s'inscrit dans une tradition pédagogique et théorique présente au Mont-Cassin, et quasiment nulle part ailleurs. On n'a pas mis assez l'accent sur ce point : on ne pouvait presque nulle part ailleurs en Occident trouver dans les sources, alors que la tradition grecque, apparemment bien vivante, s'était perdue et n'avait pas été traduite en latin, un point de départ pour l'*ars dictaminis*, si ce n'est au Mont-Cassin (l'autre possibilité aurait été le milieu alcuinien, qui a connu Julius Victor ; dans ce cas, la question à poser serait : pourquoi Alcuin n'a-t-il pas créé l'*ars dictaminis*, et pourquoi Albéric l'a-t-il fait ? autrement dit, il faut envisager la question sous un angle plus historique).

Dans le latin 7530, les *Excerpta rhetorica* s'inscrivent dans un ensemble consacré globalement à l'éthopée, avec des textes extrêmement rares, comme Emporius ou même les *Praeexercitamina* de Priscien. Le manuscrit transmet aussi les *Scemata loga*, texte très peu répandu mais que l'on retrouve dans l'Ottob. lat. 1354, qu'Albéric cite dans son traité du barbarisme inédit, et qui pourrait lui avoir inspiré la théorie des *commutationes*. Dans le traité du barbarisme, Albéric utilise également un abrégé du rarissime Julius Rufinianus, à qui il prend la notion de *scemata sine appellationibus*. Froben, en 1521, avait édité ce texte à Bâle, à partir d'un manuscrit de Spire qui transmettait aussi le traité sur l'éthopée d'Emporius, qui, dans le latin 7530, suit le *De epistolis*. L'abrégé de Julius Rufinianus se retrouve dans une célèbre miscellanée composée par Ursus de Bénévent, Roma Casanatense cod. 1086, qui pourtant n'a pas été le modèle direct, apparemment, d'Albéric. Sans vouloir entrer dans le détail de ces compilations grammaticales qui devraient connaître bientôt les honneurs de l'édition – on peut leur ajouter celle d'Hildéric, dont l'origine exacte est discutée (Mont-Cassin ou Bénévent) –, on a suggéré l'existence soit d'un recueil grammatical originel ensuite exploité pour ces diverses compilations, soit tout simplement d'une bibliothèque spécialisée. Il semble clair qu'Albéric, qui n'aurait pu lire le latin 7530 qu'à Bénévent, mais qui a connu aussi d'autres textes liés à cette combinaison de textes mais non transmis par lui (Rufinianus), a eu accès plutôt à cet ensemble originel qu'à l'une des compilations qui en découlent, l'une des questions étant de savoir si cet ensemble se trouvait au Cassin ou plutôt à Bénévent. Pourquoi Albéric n'aurait-il pas reçu sa formation initiale à Bénévent ? Paul Diacre semble une courroie de transmission idéale de ces textes vers la France du Nord, ainsi qu'Hildemar de Corbie, correspondant d'Ursus de Bénévent. Nous avons évoqué la possibilité que les « *excerpta rhetorica* » *De historiis* et *De epistolis*, qui correspondaient à ses centres d'intérêt, aient été de la plume de Paul Diacre.

Cet ensemble de textes concernait au premier chef un type d'exercice que l'on a toujours fait faire aux élèves dans l'école antique et médiévale : les *progymnasmata*, exercice d'analyse de la matière, des situations, des personnages en présence, et d'imitation.

Une catégorie particulière en était l'éthopée, qui consistait à se mettre dans la peau d'un personnage et à construire un texte autour de l'analyse de son caractère. Ces exercices étaient souvent des discours ; Priscien, dans les *Praeexercitamina*, appelle d'ailleurs *allocutio* l'exercice de composition d'un discours cohérent avec les traits de caractère de tel ou tel personnage (éd. Passalacqua, p. 45-46). Or la lettre, comme le disait le Pseudo-Demetrius au § 227 du *De elocutione*, est semblable au dialogue en ce qu'elle révèle le caractère de celui qui écrit, et elle était sans doute considérée dans l'école antique comme un discours écrit. En ce sens, il n'y a pas eu de meilleur exercice d'éthopée que la lettre : les *Héroïdes* en sont l'exemple type. De l'éthopée, la lettre a également la brièveté, qui la rend apte à l'entraînement scolaire. La lettre est en outre un lieu polyvalent, susceptible de traiter de tous les sujets, de toutes les personnes, et de toutes leurs relations. C'est pourquoi Carol Lanham (2001) voit en elle, au moins depuis le ix<sup>e</sup> s., le type même de l'exercice de rédaction en prose. C'est cette tradition de l'éthopée, sans doute particulièrement cultivée au Mont-Cassin, qui explique, dans le premier traité d'Albéric passant du *proludium* aux *compositiones*, les *Dictaminum radii*, un glissement des *compositiones* en général à un type particulier, la lettre : c'est que la lettre englobe, ou touche, tous les autres genres.

Mais avant d'être le terrain qui a favorisé l'apparition de l'*ars dictaminis*, cette tradition des *progymnasmata* explique l'absence de manuel spécifique pour la rédaction des lettres. Le paradoxe n'est qu'apparent. L'apprentissage de l'écriture épistolaire a fait partie de l'entraînement à l'écriture littéraire depuis l'Antiquité. Il s'appuyait non seulement sur les *progymnasmata*, en particulier l'éthopée, mais aussi et en même temps sur l'imprégnation par les formulaires et la lecture de recueils épistolaires. Dans l'Antiquité tardive, cette imprégnation a pu se faire au sein de cercles littéraires et érudits, comme ceux auxquels Ennode fait allusion à plusieurs reprises. L'entraînement à l'épistolographie de haut vol passe alors non seulement par la lecture publique, par la multiplication des copies de lettres qui sont des modèles de style, mais aussi par les idées théoriques qu'elles expriment sur l'épistolographie elle-même, comme c'est le cas à plusieurs reprises chez Ennode (II, 13 et II, 26 en particulier, éd. S. Gioanni). Ce que Symmaque ou Ennode nous disent de la lettre corrobore exactement ce qu'en disent les rares théoriciens qui nous en parlent : la lettre est un *sermo*, une conversation, dont elle doit garder la simplicité et le naturel, en particulier la lettre amicale. La nature de cette simplicité est un tout autre problème. Comme l'a très bien montré Stéphane Gioanni, la tradition manuscrite d'Ennode prouve que ce caractère de sa correspondance n'a pas échappé aux milieux intéressés par l'*ars dictaminis*, au rang desquels il faut compter les cisterciens. On entend par lecture également l'imprégnation auditive par les lectures collectives, parmi lesquelles figurent les lettres des Pères de l'Église. Les formulaires n'étaient pas nécessairement mémorisés, mais utilisés régulièrement dans les chancelleries. C'est cette lecture et cet usage qui expliquent l'importance de la tradition manuscrite de certains recueils de lettres : Cassiodore, Grégoire, mais aussi les Pères, Jérôme, Augustin..., et l'existence de certains florilèges (exemple du *Florilegium Angelicum* du xii<sup>e</sup> siècle). Au xii<sup>e</sup> siècle, Pierre de Blois explique bien que c'est la lecture et la mémorisation des lettres d'Hilbert de Lavardin qui l'a formé à l'épistolographie – même s'il passe sous silence, ce faisant, la formation technique qu'il a reçue à Bologne. Ce mode d'apprentissage,

aussi essentiel qu'invisible, explique l'existence de recueils de lettres comme celui de Worms : des lettres échangées en particulier entre maîtres et élèves de l'école cathédrale entre 1025 et 1044. Elle explique aussi que l'on ait pu constater, bien avant l'apparition de l'*ars dictaminis*, l'habitude d'écrire des lettres en cinq parties (*salutatio*, *exordium* ou *captatio benivolentie*, *narratio*, *petitio*, *conclusio* : exemple d'Aelfric, en anglais ou en latin, à la fin du x<sup>e</sup> s.). Le cadre et les méthodes de la *compositio* étaient fournis par la rhétorique classique, en particulier la théorie importante de l'*exordium*, qui permettait de composer ce que Julius Victor appelle les *praefationes*. La continuité et l'évolution des *salutationes* en-dehors de tout enseignement spécifique théorique ont été magistralement mises en évidence par C. Lanham dès 1975<sup>1</sup>.

On peut ainsi parfaitement comprendre ceux qui disent que l'*ars dictaminis* n'a pas été une nouveauté, mais n'était que le fruit de pratiques pluriséculaires, un jour décrites dans un seul manuel par un pédagogue probablement exceptionnel, mais qui s'inscrivait dans une longue tradition d'enseignement monastique. De fait, lorsqu'Albéric va parler pour la première fois de la rédaction des lettres dans le cadre d'un traité que l'on peut dire « de rhétorique », il ne fera pas autre chose que s'inscrire dans cette longue tradition d'enseignement des *exordia* ou *proemia* : 1) en utilisant les outils que lui fournissait la rhétorique, en particulier la boîte à outils du livre IV de la *Rhétorique à Herennius*, et 2) en se fondant sur la tradition qui faisait de la lettre l'exercice de composition par excellence. En ce sens, c'est commettre, à notre avis, une erreur que de voir dans les *Dictaminum radii* une manifestation de l'*ars dictaminis* médiévale : cette œuvre a encore tous les caractères de la tradition d'enseignement antique et médiéval, et tout spécialement bénédictin, dans laquelle nous avons tenté une immersion. Les allusions qu'y fait Albéric à son enseignement antérieur placent cette œuvre dans la continuité du recueil transmis par l'Ottob. lat. 1354. Le traditionalisme des *Dictaminum radii* est également très sensible au niveau du choix des sources. Cette continuité et ce traditionalisme conduisent donc à dater ce texte, qui par ailleurs ne contient aucune indication de datation, d'une époque assez haute, contemporaine des œuvres grammaticales d'Albéric, dont les centres d'intérêt rejoignaient, comme nous avons tenté de le montrer, ceux de l'Albéric poète et de l'Albéric hagiographe : soit dans les années 1060-1075.

#### *L'avènement de l'ars dictaminis*

Avec la synonymie, les *Excerpta rethorica* et les *progymnasmata*, nous avons déjà trois racines entremêlées de l'*ars dictaminis*, une conjonction qui a existé à l'époque carolingienne, dans le milieu intellectuel proche de Charlemagne, et qui n'a pas donné naissance à l'*ars dictaminis*. Au xi<sup>e</sup> siècle, cette même conjonction n'existait plus guère qu'au Mont-Cassin, grâce à la tradition et la *translatio studii* dont témoigne le latin 7530, et elle a donné naissance à l'*ars dictaminis*. Pourquoi ? C'est là qu'est la vraie question, que l'on n'a jamais posée faute d'avoir étudié en même temps la tradition carolingienne, la carrière d'Albéric et la tradition de l'*ars dictaminis*. C'est de cette façon qu'il faut poser la question de la continuité. Il y a une continuité évidente

1. C. D. Lanham, "*Salutatio*" *Formulas in Latin Letters to 1200: Syntax, Style, and Theory*, Munich, 1975 (Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung, 22).

des méthodes d'entraînement et des traditions de composition littéraire, mais il y a à la fin du XI<sup>e</sup> siècle une dimension supplémentaire qui porte d'une part à limiter l'enseignement de la rédaction à celui de la rédaction des lettres, ce qui n'était pas en soi nécessaire, d'autre part à théoriser le dialogue écrit pour en faire précisément autre chose que de la conversation, autre chose que du dialogue : pour en faire de la communication.

Nous n'avons évoqué que pour mémoire les événements qui, en 1079, ont poussé Albéric à s'engager auprès de la papauté contre Bérenger, puis contre Henri IV : nous renvoyons sur ce point au résumé des conférences données en 2007-2008. C'est à ce moment-là qu'Albéric utilise les outils pédagogiques forgés au cours des deux décennies précédentes pour créer une écriture engagée, une écriture « de combat », qui désormais n'utilise que peu de couleurs et met la *variatio* au service de la polémique. C'est alors qu'il forge une définition de la lettre dont le paradigme est la lettre apostolique destinée à la propagation de la foi, et dont la fonction est de régler la communication entre les deux ordres qui composent la société, comme le montrent les représentations de *Mater ecclesia* dans les seuls rouleaux d'*exultet* produits au Mont-Cassin en ces mêmes années. Nous nous sommes attachés à interpréter la tradition manuscrite du *Breviarium* et de l'*Ars dictandi* et la lettre de ces textes. Bien qu'ils aient été édités comme une seule œuvre par la première édition critique de l'ensemble, parue au cours de l'année<sup>1</sup>, nous avons mis en évidence l'indépendance de ces deux textes, rassemblés en corpus sans doute après la disparition d'Albéric (ils sont dotés de dédicaces différentes, de prologues d'un style différent). Une tentative de traduction collective des prologues (à laquelle Gisèle Besson a pris une part très active), manifestement jamais tentée auparavant, nous a permis de préciser la datation, la localisation, la genèse et les destinataires de ces textes, et partant leur fonction. Le *Breviarium*, livre du professeur, a été adressé à des moines situés dans la hiérarchie ecclésiastique au-dessous d'Albéric, probablement d'anciens élèves du Cassin en situation d'enseigner, qui peut-être travaillaient à Rome et s'adressaient à des professionnels ayant besoin d'une formation spécialisée ; l'*Ars dictandi* en revanche, traité d'épistolographie plus « politique », s'adresse, à travers deux personnages non identifiés, à un destinataire de plus haut rang : il semble qu'il réponde à une commande de l'entourage pontifical.

## II. Vers un corpus des inventaires de bibliothèques médiévales de France : les femmes et l'écrit au haut Moyen Âge

Les séances liminaires consacrées aux *Epistulae duorum amantium* et de nombreuses fermetures de la Sorbonne ont conduit au sacrifice du second sujet, auquel le directeur d'études dédie par ailleurs une part importante de ses activités. Les bibliothèques médiévales n'ont été traitées qu'épisodiquement, à l'occasion de parutions nouvelles dont on a proposé une lecture critique, ou de point abordés à propos des

1. F. Bognini, *Alberico di Montecassino. Breviarium de dictamine*, Florence, 2008 (Edizione Nazionale dei Testi Mediolatini, 21) ; dans la présentation des manuscrits, corriger la cote de H : le manuscrit Add. 50789 contenant tout autre chose, il faut se limiter à London BL Harley 2452 (50789 serait-il un n° de microfilm ?).



deux premiers sujets : c'est ainsi qu'il a été question à plusieurs reprises de la fameuse liste de livres de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle transmise par le manuscrit Berlin Diez B. Sant. 66, probablement liée à la personnalité de Paul Diacre, et dont les liens non seulement avec Vérone, mais aussi avec Bénévent ont été évoqués par la bibliographie récente.